

André Sauvage, un cinéaste oublié
De *La Traversée du Grépon* à *La Croisière jaune*

Champs visuels

*Collection dirigée par Pierre-Jean Benghozi,
Raphaëlle Moine, Bruno Péquignot et Guillaume Soulez*

Une collection d'ouvrages qui traitent de façon interdisciplinaire des images, peinture, photographie, B.D., télévision, cinéma (acteurs, auteurs, marché, metteurs en scène, thèmes, techniques, publics etc.). Cette collection est ouverte à toutes les démarches théoriques et méthodologiques appliquées aux questions spécifiques des usages esthétiques et sociaux des techniques de l'image fixe ou animée, sans craindre la confrontation des idées, mais aussi sans dogmatisme.

Dernières parutions

Eric SCHMULEVITCH, *Un « procès de Moscou » au cinéma. Le pré de Bejine d'Eisenstein*, 2008.

Guy GAUTHIER, *Edouard Riou, dessinateur*, 2008.

Elisabeth MACHADO-MARCELLIN, *Regards croisés sur « l'intime-quotidien » en France et au Portugal. Les cas de TFI et de SIC*, 2008.

Hervé ZÉNOUDA, *Les images et les sons dans les hypermédias artistiques contemporains. De la correspondance à la fusion*, 2008.

K. ESPINEIRA, *La transidentité. De l'espace médiatique à l'espace public*, 2008.

Bernard LECONTE, *Images fixes. Propositions pour une sémiologie des messages visuels*, 2008.

Bernard LECONTE, *Images animées. Propositions pour une sémiologie des messages visuels*, 2008.

Frédérique POINAT, *L'œuvre siamoise : Hervé Guibert et l'expérience photographique*, 2008.

Éric COSTEIX, *André Téchiné : le Paysage Transfiguré*, 2008.

Frédérique CALCAGNO-TRISTANT, *Le Jeu multimédia. Un parcours sensible*, 2008.

Philippe ORTEL (textes réunis par), *Discours, image, dispositif*, 2008.

Delphine ROBIC-DIAZ (coordonné par), *L'Au-delà des images. Déplacements, délocalisations, détours*, 2008.

Isabelle MARINONE

André Sauvage, un cinéaste oublié
De La Traversée du Grépon à La Croisière jaune

L'Harmattan

© L'HARMATTAN, 2008

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-06722-6

EAN : 9782296067226

Préface

André Sauvage, pionnier du documentaire d'avant-garde

L'œuvre d'André Sauvage est aussi belle que le patronyme de son auteur. À l'ère d'un texte d'Héraclite avec lequel il partage une vision cosmique du monde, ce corpus nous arrive en bribes, perdu, oublié, recouvert, et ne nous en devient que plus précieux. Peintre, poète, explorateur, alpiniste, ami de Max Jacob et des surréalistes, André Sauvage appartient au continent des maîtres de la description visuelle, et plus précisément au territoire où fraternisent et se confondent les documentaristes plasticiens et les plasticiens documentaristes, Georges Demenÿ, Alexandre Promio, Constant Girel, Charles Scheeler, Rudy Burckhardt, James Agee, Helen Levitt, Peter Hutton, Marcel Hanoun, Raymonde Carasco, James Benning, Gérard Courant, Ange Leccia ... ces artistes qui ont inventé les formes poétiques de la description cinématographique en prenant le monde à bras le corps. Dès 1992, Dominique Païni notait « l'importance de la redécouverte des films d'André Sauvage comme partie de l'héritage avant-gardiste »¹.

D'André Sauvage, on connaît bien *La Croisière jaune*, titre du forfait accompli par Léon Poirier remontant les images tournées par Sauvage. On connaît un peu *Études sur Paris*, somptueuse description qui transforme la ville en réservoir d'événements optiques. On ne connaît pas du tout le chef-d'œuvre *Dans la brousse annamite*, synthèse spontanée d'un film ethnologique et du *Paradis perdu* de Milton. Ni son *Portrait de la Grèce*, où Sauvage prend de front les origines hellènes de notre sens du beau et du monumental, qu'il transmuera ensuite en les mettant au service des peuples colonisés. Non plus que nombre de films courts ou de fragments de films qui importent tous à un titre ou à un autre pour l'histoire du cinéma, que cela concerne l'invention d'un genre (le film de montagne) ou une iconographie (le mendiant de *Pivoine*). Rigueur plastique, déploiement des formes visuelles et cinétiques de la description, exigence humaniste au temps de la colonisation

¹ Dominique Païni, « André Sauvage ou l'avant-garde urbaine », Paris, *Cinémathèque* n°2, novembre 1992.

industrielle caractérisent les films d'André Sauvage, dont la mutilation atteste à proportion leur intégrité artistique.

Financé et tourné dans une perspective coloniale et industrielle typique des années trente, *La Croisière jaune* décida de l'abandon du cinéma par Sauvage. À partir des 150 000 mètres de rushes tournés au cours de cette expédition en Asie du Sud-Est, Sauvage monta un film de cent vingt minutes avec sous-titres, transformé par la suite en version sonorisée, puis une dernière mouture de cent minutes avec voix-off. Ces trois versions furent refusées par le producteur, André Citroën, sous prétexte que le film ne célébrait pas la gloire de son entreprise, et le matériau fut alors confié à Léon Poirier pour la seule version qui subsiste à ce jour. Le spectateur cinéophile doit donc entreprendre ce passionnant travail de démontage : décaper l'enduit Poirier, autonomiser la splendeur des images en les dessertissant du montage qui les éteint et déduire le film qu'avait voulu Sauvage, pour reproduire en quelque sorte à rebours son geste subversif, transformer une entreprise colonialiste en hymne aux peuples colonisés. Tourné en marge de *La Croisière jaune*, *Dans la brousse annamite* reste à ce jour le chef-d'œuvre méconnu d'André Sauvage, une copie en est conservée dans les collections de la Cinémathèque Française et, depuis un visionnement effectué en 1999 au cours de la préparation de « Jeune, dure et pure – une histoire du cinéma d'avant-garde et expérimental en France », l'éblouissement provoqué par ce film pourtant mutilé et par suppression et par addition ne s'est pour moi plus jamais dissipé. Des cent minutes originellement tournées, seul le quart reste accessible, défiguré par une bande-son de Léon Poirier, mais ce qui subsiste ne trouverait d'équivalent que le début anthologique du *Que Viva Mexico !* d'Eisenstein. Avec ce film sur le peuple Moï, André Sauvage atteint un comble de la grâce cinématographique.

Si l'on croit que le génie du cinéma consiste à rendre compte du monde, non pas pour le confirmer, le conforter et l'étayer de ses apparences, mais pour le découvrir à lui-même et le changer au moyen de sa propre image, alors on comprendra que l'auteur de *La Croisière jaune* (dont il faudrait un jour monter les rushes tels quels, comme pour *Que Viva Mexico !*) est à placer au registre des cinéastes majeurs. À

propos des *Études sur Paris*, André Sauvage a très clairement expliqué les moyens et les points de référence de sa poésie visuelle descriptive.

Sans cesse, [le promeneur] alimente sa sensibilité de visions incomparables. Il se nourrit des témoins d'un passé magnifique, de cette figure admirable qu'est le peuple de Paris. Mais ce choix est confus, fait à la légère ; le promeneur ne pense pas à le discuter, à le perfectionner. Il ne pose pas de cadre et il ne compose pas les jeux de sa vision. Il passe et les choses l'effleurent. Nous avons voulu simplement nous approcher du promeneur idéal et donner, par le moyen de l'appareil de prises de vues, tout en servant la cause du cinéma, généralement aveugle et prompt à la grossièreté, nous avons voulu donner une idée de notre choix personnel et de notre émotion. Nous sommes donc partis sur un champ illimité, sans trop songer à l'instant où, faute de charbon, devait s'interrompre notre voyage. (...) Nous avons travaillé un peu, de très loin - mais aussi avec des exigences plus pesantes, des nécessités de métier plus amples, - comme travaillait jadis le père Atget que vous nous permettrez de considérer comme un grand *metteur en scène* (puisque'il n'y a pas d'autres mots...)²

On doit la préservation et la défense de l'œuvre d'André Sauvage, œuvre tant littéraire que cinématographique, à la passion dévouée de sa fille Agnès Sauvage. On en doit le souvenir aux textes de Jean George Auriol, de Jacques Bernard Brunius puis de Philippe Esnault. Après une longue éclipse, au début des années quatre-vingt-dix, Eric Le Roy et les Archives Françaises du Film ont restauré la plus grande partie des films³. Jean Rouch et Bernard Bénoliel ont attiré l'attention des cinéphiles sur *Dans la brousse annamite*.⁴

Isabelle Marinone, dont les talents déjà éclatants d'alors toute jeune chercheuse m'avaient convaincue qu'elle saurait traiter avec sérieux, doigté et enthousiasme un tel chantier, a consacré plusieurs années de recherche et d'écriture à l'œuvre cinématographique de Sauvage, travail intense et remarquablement documenté dont nous pouvons désormais lire l'essentiel sous le titre *André Sauvage, de la Traversée du Grépon à la Croisière Jaune : le parcours d'un cinéaste oublié*. Isabelle Marinone a mené

² In *L'Écran*, 11 janvier 1929.

³ Eric Le Roy, « La collection André Sauvage », Paris, *Cinémathèque* n°2, *Op. cit.*

⁴ In *La Persistance des images*, Paris, Cinémathèque française, 1995.

une recherche exemplaire en matière de documentation, d'élucidation et de synthèse. Explorant un terrain complexe et riche tant en découvertes qu'en problèmes et enjeux, elle en a ramené une biographie lumineuse, le portrait de l'un de ces artistes maudits dont les films scarifiés, les idéaux et les ambitions pour son art nous transmettent plus d'idées et de propositions sur le cinéma que bien des auteurs renommés aux œuvres mornes et closes. Isabelle Marinone nous restitue dans son détail le trajet passionnant et cruel selon lequel un jeune homme structuré par des modèles de liberté littéraire, accueilli et soutenu par ses pairs en avant-garde, doté d'un incroyable appétit visuel du monde qui le transporte des sommets alpins aux canaux parisiens jusqu'aux cols himalayens, se heurte sans cesse et de plus rudement à la sphère industrielle et commerciale, jusqu'à l'insupportable, jusqu'à s'exclure lui-même de cet univers infertile et castrateur. Il faut ici révéler les échos d'une telle exclusion : André Sauvage obligea sa fille Agnès, danseuse qui souhaitait devenir comédienne, à refuser le rôle de Terry que Charles Chaplin lui offrit dans *Limelight*. Dès 1928, dans *L'Ami du Peuple* (7 septembre), Sauvage avait élégamment épinglé la logique qui pourtant allait avoir raison de son courage et de son intelligence : « Vraiment, ne trouvez-vous pas que les productions cinématographiques courantes sont d'une insolence insupportables ? L'injure est faite dans le noir, lâchement. Traversée par les rayons lumineux de l'appareil de projection, la bêtise devient foudroyante. Pour l'instant, évitons de sonner du cor de chasse. »

Nicole Brenez

Remerciements

Je tiens à remercier en tout premier lieu celle qui m'a fait confiance en m'ouvrant sa porte, Agnès Sauvage, sans qui rien n'aurait pu être entrepris. Ma reconnaissance va ensuite à mes deux formateurs de l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne : Nicole Brenez pour son aide précieuse, sa gentillesse de tous les instants, et bien sûr ses programmations indispensables à la Cinémathèque Française, et Jean A. Gili pour ses conseils avisés et son soutien indéfectible. Pour les périodes de rédaction, je dois beaucoup aux relectures éclairantes de Marie-Françoise Marinone-Stankiewicz. Par ailleurs, je tiens à remercier Michelle Aubert, Eric Le Roy et Daniel Courbet des Archives du Film de Bois d'Arcy, Bernard Benoliel et Laure Bouissou de la Cinémathèque Française, Elise Tessarech du Forum des Images, Emmanuel Bréon du Musée des Années trente de Boulogne-Billancourt, mais aussi les employés de Gaumont Pathé Archives, de la Bibliothèque du Film (BIFI), et du département Arts du spectacle de la Bibliothèque Nationale de France (BNF), qui m'ont permis soit de consulter leurs fonds d'archives, soit de visionner les films nécessaires à ma recherche. D'autre part, je remercie Philippe Esnault pour ses témoignages essentiels. En dehors de Nicole Brenez et de Jean A. Gili, je n'oublie pas les universitaires intéressés par André Sauvage qui m'ont permis d'intervenir au sein de leurs séminaires, colloques, et publications, en particulier François Albera pour la revue *1895* de l'Association Française de Recherche en Histoire du Cinéma, Michel Marie et mon amical conseiller François Thomas pour les actes et le colloque de l'Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle portant sur le *Director's cut*, ainsi que Jean-Loup Bourget pour son invitation au sein du séminaire *Genèses cinématographiques* du laboratoire CNRS ARIAS. Je salue tout autant André Pitte, Pascal Kober et Dominique Vulliamy pour la revue *L'Alpe* du Musée dauphinois. Merci à mes compagnons de recherche et amis, Christophe Trebuil pour ses indications enrichissantes, Myriam Juan pour son approche, *Les Trois Lumières* (Association des chercheurs en Etudes cinématographiques de Paris 1) pour leurs brillantes réflexions. Merci aux étudiants ayant suivi mes cours à Paris 3 sur *Le documentaire en France* et *Les pionniers du film*

d'exploration pour leurs pertinentes interrogations. Enfin, merci à mes proches, mon adorable Laurent, mes formidables parents Françoise et Bernard, pour leur accompagnement au cours de cette longue recherche de neuf ans. Je leur sais gré à tous.

À A. S.

Introduction

André Sauvage, une légende noire

*De tout ce passé, si mesquin, si tristement composé par
l'être de joie que je suis, que restera-t-il ?
Qui pourra-t-il intéresser ? ...*

André Sauvage
29 janvier 1936

Qui se souvient aujourd'hui d'André Sauvage ? ... *La Traversée du Grépon, Portrait de la Grèce, Etudes sur Paris* ... Au-delà de l'invitation au voyage qu'ils suggèrent, ces titres de films évoquent-ils encore quelque chose ? ... Il est probable que non.

André Sauvage fait pourtant partie des plus talentueux documentaristes des années vingt. Intellectuel et artiste complet, il a pour amis Max Jacob, Robert Desnos, Jean George Auriol et Jean Tedesco. Avec ce dernier, Sauvage ouvre le nouveau lieu d'avant-garde qu'est le Vieux-Colombier et travaille aux côtés des cinéastes Man Ray, Jean Renoir et Marc Allégret, qui lui portent une grande admiration. Ses romans, essais et poèmes, se voient recommandés vivement par André Gide et Jean Cocteau, et ses tableaux par Elie Faure. Quant à certains de ses films, ils inspirent notamment les frères Prévert. Cependant, malgré ses qualités indéniables d'artiste et de grand réalisateur, André Sauvage demeure aujourd'hui quasiment méconnu du grand public, et oublié par la plupart des cinéphiles. Si cette omission peut sembler étrange, elle s'explique pourtant en raison d'une triste affaire qui le toucha cruellement, et dont le titre réveille généralement quelques souvenirs, l'énorme entreprise cinégraphique connu sous le nom de *La Croisière jaune* ...

Datant de 1931, *La Croisière jaune* reste l'une des plus grandes aventures scientifiques, techniques, artistiques et filmiques de cette époque, depuis lors jamais réitérée. Le documentaire tiré de cette mission, entièrement conçu par André Sauvage, aurait dû être son chef-d'œuvre. Mais le sort en décida autrement. Le film, à peine terminé, lui fut

dérobé et détourné par la société Citroën, à l'origine de l'entreprise. Le constructeur automobile rachète le film à la société de production Pathé-Natan qui avait employé Sauvage, et le remet sans vergogne entre les mains d'un autre cinéaste, Léon Poirier, metteur en scène de *La Croisière noire* en 1926.

La tragédie sauvagienne commence. Le documentariste perd alors tout son travail : sa mise en scène, ses images, son montage, se voient mutilés par Poirier. Le remontage, les coupes franches effectuées à tort et à travers, la bande-son falsificatrice, assassinent l'esprit du film : la mission scientifique et artistique d'origine se transforme en publicité Citroën teintée de colonialisme. Ecœuré par les procédures qui n'aboutissent pas, par le monde du cinéma perverti par l'argent, André Sauvage décide de se retirer définitivement à la campagne avec sa famille. Il s'installe dans l'Eure-et-Loir, laissant sa carrière cinématographique derrière lui pour devenir agriculteur.

Plus de cinquante ans après cette affaire, et afin de réhabiliter l'œuvre de son père, Agnès Sauvage a entamé un procès contre la société Citroën, en compagnie de son frère Antoine. Son action en 1991 aura permis de rendre à Sauvage son titre de « cinéaste » de la mission. Malgré cette précision, *La Croisière jaune* et son film annexe intitulé *Dans la brousse annamite* conservent encore actuellement au générique le nom de Poirier à la réalisation.

De telles informations sur ce personnage ont constitué d'emblée un attrait majeur pour cet homme à la carrière foudroyée. Attrait d'autant plus fort, qu'encore récemment, dans l'ouvrage *La Croisière jaune* d'Ariane Audouin-Dubreuil,¹ le film tourné par André Sauvage est à peine évoqué, contrairement à toutes les autres activités des différents domaines de la mission, tant scientifiques, artistiques, que techniques. En effet, aucun chapitre n'est accordé à l'aspect filmique. Sauvage y est par ailleurs décrit comme un individu caractériel, insaisissable et colérique, en conflit quasi-permanent avec Maynard Owen Williams,

¹ Ariane Audouin-Dubreuil, *La Croisière jaune, Sur la route de la soie*, Paris, Glénat, 2002.

journaliste et photographe de *La Croisière jaune*, détaché par la Société de Géographie de Washington.

Si l'auteur rapporte les aventures de cette mission hors du commun avec exactitude, prenant appui sur les carnets de route de son père le commandant Louis Audouin-Dubreuil, en revanche la plupart des éléments biographiques sur André Sauvage peuvent difficilement être accrédités.² Certains passages portant sur son rôle de cinéaste durant le périple, restent, en de nombreux points, erronés.³

Aujourd'hui, de nombreux rushes, morceaux de films montés, réutilisés et confisqués par d'autres cinéastes ou bien revendus aux États-Unis, demeurent introuvables, tout comme le premier long métrage de Sauvage, *La Traversée du Grépon*. Cette œuvre eut un grand succès et une forte renommée durant les années vingt, tant à Paris, qu'à Boston, ou à Chamonix, son lieu de tournage. Ce film contribua en grande partie à l'attrait pour les Alpes qui se développa dans les milieux intellectuels et artistiques d'avant-garde Européen et Américain. Il est étonnant, là encore, qu'André Sauvage n'ait pas été mentionné par Françoise Rey et Catherine Cuenot, dans leur ouvrage sous la direction de Claude Marin, *Chamonix fait son cinéma*, publié en 1995.⁴

Plusieurs questions se posent : pourquoi Sauvage s'est-il souvent retrouvé en position d'échec ? Pour quelles raisons, encore aujourd'hui, son rôle au sein de *La Croisière jaune* est-il si minimisé ? Pourquoi ses œuvres sont-elles, la plupart du temps, omises ? Cet ouvrage tente d'ouvrir des pistes et d'apporter des éléments pour y répondre, en

² En effet, Ariane Audouin-Dubreuil indique dans son ouvrage que Sauvage « voyage dans toute l'Europe entre 1911 et 1914 », ce qui est inexact puisqu'il vit à Bordeaux durant cette période. En 1922, « il participe à l'ascension de l'aiguille du Crépon pour *La Traversée du Crépon* ». L'aiguille du Crépon n'existe pas, le film s'intitule *La Traversée du Grépon*. Etc.

³ Comme le regrettable oubli du nom d'André Sauvage pour la conception, la mise en scène, l'écriture des dialogues, et le tournage de la séquence avec la Princesse mongole Balta Nirdigma de Torhout et Victor Point, où seuls sont mentionnés Léon Morizet et William Sivel, etc.

⁴ Françoise Rey, Catherine Cuenot (sous la direction de Claude Marin), *Chamonix fait son cinéma*, Annecy, Conseil général de la Haute-Savoie, 1995.

retracant la vie d'André Sauvage à travers son œuvre cinématographique, en s'appuyant sur un grand nombre de documents, publiés et inédits, rédigés par le cinéaste. Cette étude s'attache par ailleurs à saisir l'esprit et la démarche d'un réalisateur français de l'entre-deux-guerres, et d'éclairer par ce truchement un pan de l'industrie cinématographique de la période. En ce sens, cette recherche s'insère dans le champ des monographies s'intéressant à certains auteurs méconnus du cinéma tels que les ouvrages sur Henri Storck de Laura Vichi, Georges Demenÿ de Laurent Mannoni, Alexandre Promio de Jean-Claude Seguin, Jacques de Baroncelli de Bernard Bastide et François Amy de la Bretèque, d'Alfred Machin de Francis Lacassin ou encore Dimitri Kirsanoff de Christophe Trebuil.

L'exceptionnel travail d'archivage accompli par Agnès Sauvage ainsi que ses précieux témoignages ont permis de réaliser cette recherche dans les meilleures conditions. Les sources se composent d'une impressionnante collection de lettres, le plus souvent des correspondances entre André Sauvage et sa femme Alice. Ces éléments furent essentiels pour comprendre certains événements, notamment ceux de *La Croisière jaune*. Le réalisateur est souvent amené à se déplacer pour ses films, pour le tournage ou le montage de certaines pellicules, en France - comme à Chamonix ou dans la proche banlieue parisienne - ou encore à l'étranger. Sauvage communique grâce à des courriers. Le téléphone, faut-il le rappeler, n'étant pas encore d'usage courant, l'écriture prend donc une place importante dans la vie du couple fréquemment séparé.

Entre les propos intimes s'insèrent parfois des passages éclairant sur le déroulement de la carrière cinématographique de l'artiste. Les lettres d'André Sauvage à ses amis, à ses collaborateurs, écrivains, producteurs, acteurs, ou cinéastes, témoignent de l'importance de son cercle de connaissance artistique prestigieux, de Jean George Auriol à Robert Desnos, de Max Jacob à Jean Tedesco, d'André Gide à Jean Cocteau, de Jacques Bernard Brunius à Jean Renoir.

Les « carnets » de Sauvage furent une autre source capitale. À la manière d'un journal de bord, le cinéaste rédige ses carnets où qu'il se trouve, que ce soit chez lui à Paris, ou à l'étranger. On compte au minimum un

« carnet » par année, le plus souvent deux, et ce, de 1918 à 1975. Quasiment chaque jour y est inscrit, suivis de quelques mots, quelques phrases significatives, rendant compte des impressions de l'artiste sur ce qui l'entoure, ce qu'il vit, ou ce qu'il produit. La consultation de ces petits recueils, présentant une écriture rapide, ponctuée de considérations métaphysiques dans un style le plus souvent poétique, apporta des informations considérables sur l'état d'esprit du réalisateur face au monde, face à ses créations et à celles d'autrui.

Les publications des articles d'André Sauvage et de ceux de ses amis ou collaborateurs, Jean George Auriol, Jacques Bernard Brunius, Paul Gilson, René Daumal, ou encore Georges Charensol dans la presse cinématographique de l'époque, exposent des éléments majeurs sur l'histoire de ses films, leurs succès ou leurs échecs, mais aussi leurs portées durant les années vingt et trente.

Enfin, quelques courriers envoyés à ses compagnons de route, comme André Reymond, ou encore Louis Audouin-Dubreuil, et rapportés au documentariste par eux-mêmes ou leur famille, attestent de certaines procédures à son encontre.

Par ailleurs, les ouvrages officiels publiés sur *La Croisière jaune*, les carnets de routes ou les mémoires des acteurs de cette aventure, ont permis de faire la lumière sur certains éléments de l'histoire d'André Sauvage par recoupement avec les écrits du cinéaste.

Toutes ces archives « non-film » de la collection privée Agnès Sauvage, des fonds Arts du spectacle de la Bibliothèque Nationale de France, de la Bibliothèque du Film (BIFI), des Archives du Film (CNC), de Gaumont Pathé Archives, et du Musée des Années trente forment la majeure partie des sources. Elles furent complétées par les longs métrages, les copies de travail ou les rushes, consultables aux Archives du Film, à la Cinémathèque Française, ou encore au Forum des Images.

Concernant la valorisation de ces œuvres méconnues, il faut saluer les initiatives essentielles de Nicole Brenez qui, depuis plusieurs années, programme certaines productions du documentariste à la Cinémathèque Française. *L'Hommage à André Sauvage* réalisé en

novembre 2006⁵ a permis de présenter à un large public quelques créations du cinéaste.

Nous remercions particulièrement Agnès Sauvage pour son accueil chaleureux durant ses neuf années, ses témoignages fondamentaux, l'accès à ses archives capitales pour cette recherche, ainsi que le prêt de photographies - reproduites pour quelques-unes d'entre elles dans cet ouvrage à des fins d'illustration et de valorisation de l'œuvre sauvagienne -, et souhaitons que cette étude se prolonge par la publication des considérables écrits d'André Sauvage, poète, dessinateur, peintre, cinéaste. Artiste.

⁵ *Hommage à André Sauvage*, Programmation de Nicole Brenez et d'Isabelle Marinone à la Cinémathèque Française du 3 au 17 novembre 2006. D'autre part, toujours dans le même lieu, signalons la programmation des films *Etudes sur Paris* et *Dans la brousse annamite* dans le cadre de la rétrospective *Jeune, dure et pure ! Une histoire du cinéma d'avant-garde et expérimental en France* organisée par Nicole Brenez du 3 mai au 2 juillet 2000.

Les débuts d'André Sauvage

Issu d'une ancienne famille aristocratique, André Sauvage naît le 12 juillet 1891 au 32 rue du Pont de la Mousque à Bordeaux. Entouré de ses deux parents, Adrien Sauvage et Isabelle Rouanet, ainsi que de son frère aîné Henri, il bénéficie durant son enfance d'une éducation stricte et éclairée. Son père, employé de banque, fait vivre confortablement sa famille jusqu'à sa mort prématurée en 1901.

Alors âgé de dix ans, André Sauvage est envoyé chez les jésuites. Il intègre le petit séminaire de Larressore dans les Basses Pyrénées, où il étudie sans jamais faiblir, pour contenter sa mère et son oncle, le Docteur Hameau, qui contribue au financement de ses études. Ces dernières l'inclinent plutôt vers la littérature, la musique et le sport. Après une brillante scolarité, il obtient le 19 juillet 1904, son certificat d'études à l'école libre de St Joseph de Tivoli.

De l'éducation des jésuites, Sauvage retire un goût prononcé pour le travail bien fait - porté par la discipline, l'ordre et la méthode -, ainsi qu'une grande curiosité d'esprit alliée à une forte érudition. L'image de l'abbé Abadie « récitant Homère en conduisant ses bœufs » le suit toute sa vie. Elle symbolise pour lui la noblesse d'âme attachée à l'esprit, la modestie liée au savoir, la connaissance jointe à la compétence. Noblesse d'âme qu'il cherchera sans relâche par la suite, et qui le rapprochera notamment du Père Teilhard de Chardin.

La scolarité irréprochable d'André Sauvage l'amène huit ans plus tard à l'université de Bordeaux. Après des études réussies, il sort de la faculté en 1912, avec une licence de Lettres. Attiré par une carrière littéraire, il commence à écrire. Sauvage atteint ses vingt trois ans lorsque la Première Guerre éclate. Alors en âge de combattre, il entre comme 2^{ème} classe au 144^{ème} régiment d'infanterie, mais se voit rapidement réformé pour cause de maladie.⁶ Supportant difficilement l'armée car d'un

⁶ Aucun élément ou document n'a pu éclairer cette période de la vie d'André Sauvage. Agnès Sauvage, elle-même, n'a jamais eu de précision sur ce point. Elle suppose, malgré tout, un possible soutien d'un ami médecin de famille, qui aurait pu appuyer Sauvage auprès des autorités militaires grâce à un dossier médical.

naturel pacifique, André Sauvage semble traumatisé par l'idée de la guerre et somatise. Dégagé définitivement de ses fonctions militaires, et tout en poursuivant l'écriture, il débute une petite carrière de musicien. Très bon pianiste, il touche quelques cachets en jouant dans les cabarets de sa région. Ses interprétations et sa personnalité gagnent un public large, notamment féminin.

L'artiste charme son environnement. Petit homme à la mince silhouette, le physique d'André Sauvage est à son avantage. Durant la *Croisière jaune*, son collaborateur William Sivel, le décrit comme « très beau ».⁷ Son visage aux traits fins dans lequel perce son regard bleu fait de lui une personne séduisante. Bien que d'un naturel réservé, Sauvage affiche une certaine prestance. Outre son apparence, sa personnalité est remarquable par son dynamisme, sa créativité, son humour subtil, et sa fantaisie. Sauvage laisse rarement son entourage indifférent. En 1916, troquant son piano contre sa plume, il abandonne le monde des cabarets pour se lancer entièrement dans la poésie, et décide sans plus attendre de « monter » à Paris faire ses preuves. Accueilli par des proches cousins, il est encouragé dans ce sens. André Sauvage signe alors ses premiers poèmes sous le pseudonyme d'*Adrien*. Textes évoquant l'amour et la métaphysique, le ton de ses œuvres littéraires se retrouvera dans ses documentaires ultérieurs, touchant à la contemplation du monde.

Sauvage déchanté vite. La capitale lui fait rapidement connaître quelques désagréments. Ses espérances littéraires n'étant pas au rendez-vous, il est obligé de travailler en 1917 comme employé de banque chez les Rothschild, puis comme employé aux assurances maritimes chez Louis Dreyfus. Loin de la carrière escomptée, il passe de société en société en tant que commissaire aux comptes et occupe même, durant peu de temps, la fonction de directeur de chantier. À cette période, il loge dans un petit appartement quai de l'Horloge, où sa mère vient de temps à autre le retrouver. Dans ce triste climat général, alourdi par la

⁷ William Robert Sivel, *Ma Croisière jaune*, Paris, Langues et Mondes - L'Asiathèque, 2004.

guerre qui s'éternise, André Sauvage perd ses illusions. Une certaine mélancolie affleure derrière sa jovialité apparente.

Ce trait de caractère s'inscrit dans une âme romantique, à la sensibilité à fleur de peau. Malgré son tempérament émotif, Sauvage reste peu démonstratif. Pudique, il paraît discret et a toujours le souci de faire bonne impression. Sa nature audacieuse, tournée vers l'action, l'arrache généralement assez rapidement de ces courtes déprimés, et la volonté de réussir l'emporte le plus souvent sur l'amertume de l'échec.

L'audace, André Sauvage la retrouve cette même année 1917, lorsque, perdu entre créations non reconnues et travail alimentaire, survient dans sa vie Alice. Ses promenades sur les bords de Seine le conduisent vers sa future épouse, alors fille d'un grand industriel parisien du textile.⁸ Les quais - éléments récurrents chez Sauvage qui se retrouveront notamment dans son film *Etudes sur Paris* en 1928 -, symbolisent cet amour qui restera intact jusqu'à la fin de sa vie.

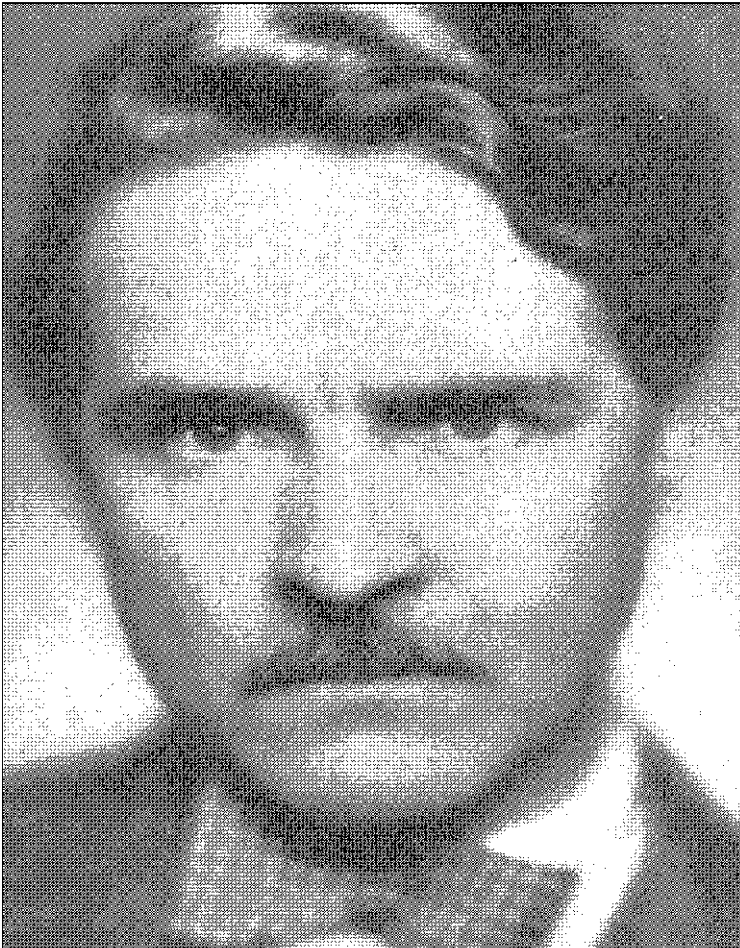
Trouvant la sécurité dans cette union, il se marie en 1918, et emménage avec sa femme au 30 quai du Louvre. La chaleur et la protection du foyer semblent essentielles pour lui. Elevé dans une certaine tradition cultivant la simplicité et la vertu, André Sauvage s'attache à un idéal harmonieux, ordonné et stable. Désormais rassuré, et bénéficiant par ailleurs d'une aide financière provenant de sa belle famille, il échafaude de nouveaux projets artistiques. La vie de bohème des premiers temps est définitivement révolue.

Retournant parfois en Gironde voir sa famille, il lui arrive de descendre jusque dans les Pyrénées où il entreprend de longues randonnées. Sportif depuis son plus jeune âge, Sauvage aime tester ses limites et a le goût de la performance. Il trouve son inspiration dans la montagne, et part souvent gravir quelques sommets en compagnie d'un guide local.

⁸ André Sauvage sort son épouse de son milieu social, et lui propose, en échange du confort matériel, une vie aventureuse faite d'art et d'amour. La haute bourgeoisie parisienne lui déplaît. La fréquentation de ses beaux-parents confirmera cette position. Plus aristocrate que bourgeois, il reste critique quant aux classes privilégiées, notamment face aux nouveaux riches qu'il ne se gêne pas de brocarder dans ses textes et de caricaturer dans ses toiles.

Sa passion pour l'alpinisme se révèle en 1919. À partir de cette époque, André Sauvage recherche à travers les massifs rocheux une élévation d'ordre spirituel. Les vieilles montagnes pyrénéennes laissent très vite place aux jeunes pics alpins qu'il s'empresse d'aller conquérir du côté de Chamonix au début des années vingt.

Renforcé par ses escapades dans la nature, Sauvage s'engage alors dans une vie trépidante, passionnée, ponctuée de créations filmiques, picturales et littéraires. Son énergie, puisée dans les sommets, est rassemblée et concentrée dans ses activités artistiques. Très ambitieux et volontaire, André Sauvage est confiant dans son avenir.



Entre littérature, peinture et cinéma

Animé par un fort désir de réalisation, Sauvage mène trois activités de front, l'écriture, le cinéma, et la peinture. Dans cette joie de vivre qui caractérise les Années folles où les angoisses de la guerre font place à l'insouciance, Sauvage, comme tous les artistes de la période, aspire au renouveau. Comme le note François Mauriac, les jeunes de l'époque se détournent de l'esprit de sacrifice qui sera en 1924 raillé par Marcel Achard dans *Malborough s'en va-t-en guerre*. La France et son ennemi d'hier, l'Allemagne, pendant un temps réconcilié grâce à Briand et Stresemann autour du pacte de Locarno, entraîne l'Europe dans une course au moderne dans tous les domaines qui influencera aussi le cinéma. Alors qu'il termine son premier roman, Sauvage entreprend en même temps une formation cinématographique. Ce goût vient en partie de Charlie Chaplin, artiste qu'il prend pour modèle comme le feront beaucoup d'autres créateurs de cette décennie. Enthousiasmé par ce nouveau langage qu'est le film, André Sauvage veut lui aussi toucher au septième art. Ayant fait la connaissance de l'opérateur Gaston Chelle, il décide d'apprendre avec lui la prise de vues, le tirage et le montage. Ses connaissances picturales, acquises grâce à un ami peintre et graveur, Edouard Goerg,⁹ alimentent sa compréhension des images, et le conduisent à poursuivre son apprentissage filmique dans le cadre du dessin animé artistique et publicitaire.

Entre réalisation de courts métrages et élaboration de toiles, Sauvage pense à la publication de son premier roman, et cherche à se faire connaître dans le domaine littéraire. Le moment semble d'autant plus

⁹ Edouard Goerg (1893-1969), élève de Sérusier et Maurice Denis, se distingue par ses dessins et gravures en noir et blanc exploitant un art figuratif fantastique. Ses sujets féminins, fascinants et inquiétants, « les femmes-fleurs », forment un style très singulier. Adolescentes aux hanches étroites, aux yeux charbonneux, ébouriffées, au milieu de bouquets, les visages des « femmes-fleurs » restent ambivalents. Goerg illustre plusieurs ouvrages poétiques, notamment *Les fleurs du mal* de Charles Baudelaire. Il devient professeur aux Beaux-Arts de Paris durant les années trente. A partir de l'après-guerre, son nom se fait de plus en plus rare. Débutant avec les « Expressionnistes français », il a légèrement flirté avec le Surréalisme et avec le fantastique, sans appartenir vraiment à aucune école.

propice que la Première Guerre mondiale a décimée l'élite littéraire d'alors (Péguy, Alain-Fournier, Apollinaire) et laisse là encore la place au renouveau. Echaudé par ses tentatives d'écriture et son manque d'initiative des débuts, Sauvage envisage de contacter directement certains auteurs. Parmi les écrivains, Sauvage admire particulièrement André Gide dont il apprécie les analyses à la fois délicates et ironiques développées dans *L'Immoraliste* ou dans *La Porte étroite*. Il s'intéresse à *La Nouvelle Revue française* que ce dernier a co-fondée en 1909. André Sauvage partage le goût pour la pureté de la langue dont sont soucieux les écrivains de la NRF, ainsi que la volonté de rupture avec les disciples de Zola et d'Hugo, et l'éloignement d'avec les auteurs symbolistes du XIXème siècle. L'exploration de l'âme humaine sensibilise Sauvage à cette nouvelle littérature qui subit les influences d'Henri Bergson et de son *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889). Depuis trois ans déjà, Gide est devenu le symbole de la littérature française. Aussi est-ce vers celui-ci que Sauvage se tourne pour obtenir quelques observations et conseils avisés concernant son ouvrage, sachant que les nouvelles tentatives d'écritures sont alors généralement bien accueillies par la NRF. Démarche osée mais qui s'avère payante puisque la carrière d'André Sauvage débute réellement après l'envoi de *Passe-temps Dieu* le 21 février 1922.

L'auteur de *La Symphonie pastorale* lui répond dès le lendemain. Témoignant de son intérêt pour le texte, Gide lui conseille de retravailler ses essais afin de laisser mûrir son écriture. De ce premier contact naît alors une correspondance entre les deux hommes qui s'étend de 1922 à 1927. Les encouragements et les recommandations de l'écrivain valent à Sauvage la parution d'une de ses nouvelles intitulée *Préparation* en 1923, alors même qu'il tourne son premier long métrage, *La Traversée du Grépon*. Deux ans plus tard, après ce premier succès et toujours avec le soutien d'André Gide, son second roman, *Angèle ou l'égarée impossible* est déposé aux Editions Baudinière pour paraître dans la collection Les Maîtres de la plume. En contre partie, Gide lui demande son aide pour former son jeune ami, Marc Allégret, au cinéma.

Après le succès de son film *La Traversée du Grépon*, André Sauvage est absorbé par le cinéma et délaisse la littérature. Il la retrouve uniquement à travers deux de ses grands amis, Max Jacob et Robert Desnos, dont il fait la connaissance en 1926. Entre réussites artistiques et amitiés prestigieuses, cette période constitue pour lui un véritable âge d'or. Très sociable, sa loyauté, sa générosité, son sens de l'hospitalité sont reconnus par tous. Les fréquentes réceptions données rue du Pré-aux-clerics, où il vit depuis peu avec sa famille, rythment la vie de l'artiste. Les avant-gardistes du moment, dont quelques Montparnos comme Man Ray, viennent chez Sauvage pour l'entendre jouer les mélodies de Bach sur son piano, et interpréter les chansons du Chat noir composant son répertoire d'alors. Au cours de ces soirées, André Sauvage, spirituel et enjoué, fait souvent part de ses nouveaux projets cinématographiques à ses amis créateurs. Ces derniers admirent son talent et apprécient sa bonne humeur.

La reconnaissance sociale comme la réussite professionnelle semblent deux éléments particulièrement importants pour Sauvage. Il refuse la médiocrité, tant pour lui que pour les autres. Orgueilleux, André Sauvage se sait brillant, et il le montre souvent au cours des réceptions qu'il donne. Loin de la mondanité qui l'insupporte, son caractère recherche la sincérité et l'amitié vraie. C'est la raison pour laquelle son cercle d'amis reste limité. Malgré son tempérament vaniteux et son léger complexe de supériorité, Sauvage garde un grand sens de l'écoute et beaucoup de tact, ce qui fait de lui un personnage attachant. Autour d'André Sauvage, le petit cercle d'amis tend à s'agrandir, et certains se pressent même pour faire partie de ce clan de choix. Alors que Sauvage rayonne et accroît sa popularité, une ombre survient au tableau. Gaston Chérau, directeur de la collection *Les Maîtres de la plume*, ayant jaugé le talent de l'artiste, garde de côté *Angèle ou l'égarée impossible* et, d'après les écrits de Sauvage, modifie une partie du manuscrit laissé par l'auteur en 1925. Si l'on en croit le documentariste, Chérau arrive à s'appropriier le roman, deux ans plus tard, alors qu'André Sauvage est en plein préparatif de départ en vue du tournage de son nouveau film *Portrait de la Grèce*. Toujours d'après Sauvage, *Angèle* disparaît sous le nouveau titre

de *L'Egarée sur la route*.¹⁰ Le cinéaste découvre ce qu'il estime être un « plagiat » quelques mois plus tard à son retour de Grèce. Sauvage n'engage aucune procédure contre Chéreau, car selon lui, « l'adversaire » est de taille. Gaston Chéreau, auteur de *Champi-Tortu* (1906) et de *La Prison de verre* (1911), est membre de l'Académie Goncourt. De plus, il possède quelques amitiés parmi les hommes politiques, comme l'ex-Président du conseil aux Affaires étrangères et Président du Parti radical, Edouard Herriot. Le fondateur du Cartel des gauches fera d'ailleurs l'honneur de sa présence au banquet organisé le 18 mai 1927 pour la sortie de *L'Egarée sur la route*. André Sauvage, semble-t-il dérouté, n'ose aucune démarche.

Préférant se concentrer sur ses créations et reprenant sa plume, il conçoit un troisième roman intitulé *La nouvelle Julie*, qui est édité par J.Ferenczi et fils en 1929. Ferenczi, dans une annonce publicitaire, résume l'ouvrage en ces termes :

Sur cette mer immense qu'est Paris, flotte une jeune fille. La simplicité de sa tâche, l'absolue sincérité de son cœur l'offre à tous les vents. Elle est disponible. Elle aime, et c'est tout. Une petite place, où fleurit le commerce d'un père qu'elle adore, est son lieu. Mais il y a les clients, les amis, les inattendus, tous ceux qui font passer le temps. Le mariage semble mettre un point final à l'existence de Julie. Non... Elle est avec Dieu (...). Trompée, puis débarrassée du premier homme par un assassinat équivoque, purifiée, mais instruite par la mort de son père, elle découvre, sous les voiles de deuil, une âme nouvelle. Le plaisir vient après la souffrance (...). Les plus belles faces de la vie ne sont plus aujourd'hui à la Cour, elles sont dans la rue. Julie entre en coquetterie avec la vie, elle y trouve l'explication d'un amour impossible. Rien ne peut la salir : elle est l'adaptée constante...

Il ajoute :

Roman précis, net, où la profondeur égale la nuance, où se présente, comme autant de fusées, le problème des sexes, la dislocation des classes, le compromis nécessaire de la Tradition et de l'actualité.

¹⁰ Gaston Chéreau, *L'égarée sur la route*, Paris, Ferenczi et Fils, 1927.